

des jardins d'expérimentation et les pépiniéristes ont fait des petites collections des meilleures qu'on puisse trouver. En obtenant ainsi des racines des meilleures variétés, sous certains rapports, nous pouvons plus ou moins nous procurer les meilleurs plants de saisis russes."

D'après des notes particulières que m'a remises M. Gibb, voici les noms des prunes qu'il suppose pouvoir convenir à notre province et présenter quelques chances de succès. Ce sont les :—

*Belaga ots-chakovskaja, Bieloja osimaja, Krasnaja osimaja, Krasnaja shorospella, Tchernaja arabskaja, Tchernaja vengierka, Prunus spinosa* (grosse variété) la prune de Hongrie, la *Leipsigha Twetche, la Moldavka.*

Quand même, sur toutes ces variétés, il ne s'en rencontrent que deux ou trois qui seraient vraiment utiles pour nos vergers, ça serait encore une belle acquisition.

Quant aux cerises, d'après ce qu'en dit M. Gibb, il en a rencontré trois variétés dont il croit pouvoir recommander l'importation. Ce sont les :

*Vladimir, Ostheim* et Brune de Bruxelles.

Les cerises sont cultivées en énormes quantités dans des endroits où le climat est aussi sévère qu'à Québec. La dernière mentionnée, la Brune de Bruxelles est cependant moins rustique que les autres.

Outre ces notes sur les arbres à fruits, monsieur Gibb en a rapporté d'autres fort intéressantes sur les arbres d'ornement qu'on rencontre en Russie, et qui seraient probablement susceptibles de s'acclimater ici. Ces notes ont été mises en ordre par l'auteur sous forme de brochure, et offrent une source d'excellents renseignements pour les horticulteurs amateurs et surtout les pépiniéristes. La brochure de M. Gibb sur les fruits et celle sur les arbres d'ornement de la Russie sont comprises dans le huitième rapport de la société d'horticulture de Montréal, publié dernièrement, en anglais, et j'en recommande la lecture à tous ceux de mes lecteurs qui lisent l'anglais.

On se demande maintenant si le fruit du voyage scientifique fait par M. Gibb va être perdu. Il faut espérer que non et qu'une généreuse initiative va faire bénéficier la province des connaissances et des travaux de notre actif et laborieux ami. Cette initiative n'est possible que pour nos législateurs.

J. C. CHAPUIS.

#### Maladies des arbres fruitiers.

Nos arbres fruitiers, comme toutes les individualités vivantes, sont sujets à une foule de maladies et aux attaques de nombreux ennemis plus ou moins redoutables.

Les ennemis se combattent avec plus ou moins de succès; quelques-uns pouvant être, assez facilement, mis hors d'état de nuire, et d'autres offrant une résistance presque invincible à toute espèce d'attaques. Il en est à peu près ainsi pour les maladies, quelques-unes ayant des remèdes à peu près infallibles, et d'autres demeurant encore presque sans contrôle.

Les uns et les autres, je veux dire les ennemis et les maladies, sont parfois sujets à des intermittences, c'est-à-dire à recrudescences suivies de ralentissements pouvant faire croire à leur disparition presque complète; et d'autres fois ils poursuivent leurs ravages à peu près sans interruption, avec un succès presque constant. Je veux attirer aujourd'hui l'attention des lecteurs du Journal sur quelques-unes de ces causes qui nuisent considérablement à la production de nos fruits.

*La chenille à tente.*—Un journal de la Nouvelle-Ecosse disait tout dernièrement que dans les environs de Pictou, des forêts entières étaient dépourvues de leur feuillage par les ravages de la cliosicampe, la chenille à tente, la *tent caterpillar* des anglais. La cliosicampe est cette chenille qui vit en famille sous un abri qu'elle se forme en réunissant les branches d'arbres au moyen de fils de soie qu'elle file. Voyez ces têtes de pommiers, cerisiers, chênes, etc., en partie dépourvues de feuillage et portant de ces

toiles à couleur blanchâtre, simulant une mousseline dont on aurait enveloppé les extrémités des rameaux réunis en faisceaux. Ce sont là les demeures de la cliosicampe; c'est sous cet abri qu'elle se retire lorsqu'elle s'est repu du feuillage avoisinant. Sans être aussi abondante qu'à la Nouvelle-Ecosse, cette chenille s'est montrée plus commune cette année aux environs de Québec, que d'ordinaire.

Le plus sûr moyen de la combattre est d'amputer ces faisceaux de rameaux dès qu'on les remarque, pour les livrer aux flammes avec leurs habitants.

*La saperde blanche.*—Voici un ennemi des plus redoutables aux vergers, et dont les ravages semblent augmenter d'année en année.

Celui-ci appartient à l'ordre des coléoptères, et non aux lépidoptères comme les chenilles; mais c'est aussi à l'état de larve qu'il exerce ses ravages.

Chose assez singulière, tandis que la larve de cet insecte est très commune et fait mourir un si grand nombre d'arbres, l'insecte parfait ne se rencontre que très rarement, et même est inconnu à la plupart de ceux qui n'ont jamais fait une étude spéciale de l'entomologie. C'est à peine si chaque année je puis en prendre deux ou trois individus. Cette année même, je n'ai pu en capturer encore qu'un seul, et cependant j'ai dix à douze arbres qui s'en vont périssant sous les mâchoires de sa larve.

L'insecte parfait, la saperde blanche, *saperda candida*, est un bel insecte à longues cornes, d'un gris jaunâtre, d'un peu moins d'un pouce de longueur, avec deux bandes d'un blanc de lait, s'étendant de la tête à l'extrémité des élytres; deux taches brun foncé à la commissure des élytres, l'une vers leur base et l'autre au-delà du milieu, empient plus ou moins sur les bandes blanches. Le dessous du corps est aussi blanc et velouté. Ce qui rend si rare la rencontre de cet insecte, c'est qu'il a des habitudes nocturnes ou du moins crépusculaires. Je ne l'ai jamais vu voler en plein jour; tous ceux que j'ai pris, je les ai toujours trouvés dans le repos sur des feuilles.

Mais ce qui rend la larve de cet insecte encore plus redoutable, c'est qu'elle vit de trois à quatre ans dans le tronc des arbres qu'elle perce en tous sens de ses galeries. La femelle dépose ses œufs sur l'écorce, près de terre, à cet endroit où l'écorce est presque constamment tenue humide par le gazon ou l'humidité du sol. Le ver, au sortir de l'œuf, se perce un trou dans cette écorce attendrie par l'humidité et commence de suite ses ravages. La première année, il ne va pas au-delà de l'écorce et son parcours ne dépasse pas d'ordinaire l'espace d'un pouce. Mais ensuite il pénètre à l'intérieur et ravage l'aubier, en creusant une galerie en montant ou en descendant, quelquefois aussi circulairement, sans monter ni descendre. A la troisième année, ayant des mandibules plus fortes, il pénètre encore plus avant, et se trouve abrité davantage par les nouvelles couches d'aubier que la croissance de l'arbre a ajoutées aux anciennes. Souvent alors il descend jusque dans les racines, ou traverse le tronc presque complètement au-dessus de terre, et pour peu qu'il y en ait trois ou quatre dans le même arbre, on voit aussitôt cet arbre ralentir sa croissance, une partie de ses feuilles jaunir et tomber avant le temps, les branches sécher les unes après les autres, jusqu'à ce que la mort complète s'ensuive.

Le remède le plus efficace est bien la chasse aux vers mêmes, au moyen du canif pour pénétrer dans l'écorce et dans le bois, et au moyen d'un fil de fer, qu'on courbe suivant le besoin pour tâcher d'atteindre le ver dans sa retraite. Mais il faut souvent faire des entailles considérables aux arbres avant de trouver l'ennemi, et, malgré notre surveillance, il nous en échappe toujours quelques-uns.

La présence de ces vers dans les arbres est assez facile à reconnaître par leurs déjections qu'on voit sous forme de moulée jaunâtre à l'ouverture de leurs trous. Lorsqu'ils ne sont encore que dans l'écorce, on voit l'écorce noire à leur endroit, ordinairement avec une goutte de liquide à l'ouverture, et dans tous les cas toujours près du sol. Il m'est arrivé de tirer souvent jusqu'à dix et douze vers de leurs retraites, du pied de jeunes arbres de quatre à six pouces de diamètre, et, malgré mon exacte surveillance, de reconnaître encore l'année suivante que plus d'un avaient échappé à mes perquisitions.

Je pense qu'un moyen préventif des plus efficaces serait d'entourer le pied des arbres, jusqu'à la hauteur d'un pied environ, d'une toile métallique qui ne toucherait l'écorce qu'à sa partie supérieure et qu'on pourrait enfoncer en terre en l'écar-